
Les migrations des Ouïgours vers l'Asie centrale ex-soviétique

Hegel ISKHAKOV et Khadia AKHMEDOVA

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/59>

DOI : 10.4000/cemoti.59

ISSN : 1777-5396

Éditeur

AFEMOTI

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

ISSN : 0764-9878

Référence électronique

Hegel ISKHAKOV et Khadia AKHMEDOVA, « Les migrations des Ouïgours vers l'Asie centrale ex-soviétique », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* [En ligne], 25 | 1998, mis en ligne le 05 décembre 2003, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cemoti/59> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cemoti.59>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

Tous droits réservés

Les migrations des Ouïgours vers l'Asie centrale ex-soviétique

Hegel ISKHAKOV et Khadia AKHMEDOVA

Si la majeure partie des Ouïgours vit dans la République autonome ouïgoure du Xinjiang (Sinkiang), on trouve aussi des communautés ougoures dans les pays de la CEI, notamment au Kazakhstan, en Ouzbékistan et dans d'autres régions. Selon les chiffres officiels, environ 300 000 Ougours vivent aujourd'hui en Asie Centrale ex-soviétique et au Kazakhstan¹. La majeure partie de cette population est arrivée dans la région aux XVIIIème et XIXème siècles, après des révoltes et des troubles sur le territoire du Turkestan Oriental, qui ont provoqué l'émigration de plusieurs milliers de familles ougoures vers les régions du Semirechie et du Fergana.

Mais il existe la preuve de migrations plus anciennes. A.N. Bernshtam a noté la présence de colonies ougoures au Semirechie dès le XVème siècle². Il est à cette époque fait mention d'une colonie de Kashgaris prisonniers au bord de la rivière d'Osh. Des récits témoignent qu'on pouvait rencontrer des Ougours parmi la population de la vallée du Fergana au XVème siècle, c'est-à-dire bien avant la migration massive aux XVIIIème et XIXème siècles.

Entre le XVIème et le XIXème siècle, la lutte pour le pouvoir entre les Khodjas de Kashgar fut la cause de nombreuses migrations de masse depuis le Turkestan Oriental. Les descendants de Makhdûmi-i A'zam, fondateur de cette dynastie de dirigeants religieux, avaient créé au Turkestan Oriental deux partis opposés : les *aqtaghliq* (les montagnards blancs) et *qarataghliq* (les montagnards noirs). Le pouvoir des khodjas s'est maintenu avec des éclipses jusqu'au milieu du XVIIème siècle sous Âfâq-khodja qui était à la tête du parti des *aqthagliq* et dont la qualité de chef religieux et de saint était reconnue, non seulement en Kashgarie, mais dans toute l'Asie Centrale. Pendant ces périodes de luttes intestines pour le pouvoir, auxquelles s'ajoutaient aussi des combats contre l'empire chinois, beaucoup de Khodjas des deux partis furent obligés de se réfugier avec leurs fidèles dans les pays voisins, et en premier lieu au Fergana. Selon Ch. Valikhanov, le nombre de familles des Khodjas de Kashgar, installées au Kokand et au Marghilan au milieu du XIXème siècle, dépassait les deux cents. Ces réfugiés étaient riches, ils possédaient de grandes terres et ils avaient droit au titre de *Tora* (le prince, le

maître, l'homme d'origine noble). Ils pouvaient s'allier par mariage avec les familles des émirs de Boukhara et des khans de Kokand. Ils étaient particulièrement respectés, au Fergana, par la population locale. Ces Kashgaris étaient d'ailleurs les seuls à se voir attribuer le titre de *Tora*. Leurs fidèles ne comptaient pas seulement des Ougours, mais aussi des Kirghizes, des Ouzbeks et des Tadjiks.

Même si beaucoup de réfugiés rentraient dans leur patrie quand la situation se normalisait, d'autres restaient au Ferghana : vers 1830, dans le khanat de Kokand, on en comptait dix à douze mille. Une partie d'entre eux était connue au Fergana, non seulement sous le nom de Kashgaris, mais aussi sous celui de *Taghliq* (montagnards). Dans une de ses oeuvres, Ch. Valikhanov écrit : "*Taghliq* est une dénomination commune pour tous les habitants du Petit Boukhara à la différence des habitants du Turkestan inférieur. Les habitants de Kokand appellent "*Taghliq*" les émigrants de Kashgar"³. Ce terme est peut-être une forme contractée de *Aqtaghliq* car, ainsi que le souligne Ch. Valikhanov, c'étaient surtout les représentants du parti des montagnards blancs qui étaient connus sous le nom de *Taghliq* à Kokand. Les *aqtaghliq* étant au Fergana beaucoup plus nombreux que les *Qarataghlyq*, on pouvait croire que le terme désignait tous les ressortissants du Turkestan Oriental. Le nom de *Taghliq* est conservé dans les chroniques et dans la toponymie.

Des migrations vers la vallée du Fergana eurent lieu également après la répression des révoltes anti-chinoises. Dans les années qui ont suivi la révolte de 1827, des groupes importants de Ougours ont traversé la vallée du Fergana. 85 à 160 000 Kashgaris se seraient alors réfugiés sur le seul territoire du khanat de Kokand. Vers le milieu du XIX^e siècle, plus de 300 000 Ougours du Turkestan Oriental avaient émigré dans le Fergana et les migrations de masse ne cessèrent pas avec l'occupation du khanat de Kokand par les Russes en 1868.

En 1877, après l'écrasement de l'Etat de Yakub-beg par les Chinois, les révoltes devant l'avancée chinoise en direction de Kashgar reprirent, et commença une nouvelle vague de migration vers la vallée du Fergana. Fuyant la conquête chinoise, les Ougours formèrent là des colonies s'occupant d'agriculture.

Parmi les réfugiés, avec les Ougours, se trouvaient des Ferghanis qui vivaient au Turkestan Oriental, des Dunganés (i.e. musulmans de langue chinoise) et d'autres ethnies. Dans le rapport du 11 janvier 1878 au général-gouverneur du Turkestan, le gouverneur militaire de la région du Fergana écrivait : "Des personnes originaires de Kashgar sont arrivées à Osh le 29 décembre 1877 à travers Terek-Davan. En tout 5 675 personnes ont traversé Osh, dont 4 413 hommes et 1 262 femmes. Parmi eux 1 273 Dunganés et 959 Sartes (c'est-à-dire Ougours), originaires de Kashgar sont restés et se sont établis à Osh. 250 Dunganés et 50 Sartes n'ont aucun moyen d'existence. Les autres ont leurs propres moyens ou ont trouvé abri chez leurs parents, car près d'un tiers des habitants d'Osh sont originaires de Kashgar et se sont installés là beaucoup plus tôt. Tous les autres immigrants de Kashgar, qui appartiennent à des populations originaires de la région du Fergana et du Syr-Darya, de l'arrondissement de Zaravshan, mais aussi de Khiva, de Boukhara, d'Afghanistan, ont, à très peu d'exceptions près, quitté Osh pour leur patrie"⁴.

Une autre cause importante des migrations depuis Kashgar était la recherche de travail. Les travailleurs arrivaient dans la vallée du Fergana, habituellement au printemps et repartaient à l'automne. Ils traversaient à pied le col de Terek-Davan. En été, en marchant à un rythme accéléré, ils mettaient onze à douze jours pour aller de Osh à Kashgar et 20 à 23 de Osh à Yarkent. Au Fergana, les Kashgaris s'engageaient à la

journee pour cultiver les terres et construire des murs en terre battue; beaucoup travaillaient dans les champs de coton. Les salaires etant plus eleves qu'au Turkestan Oriental, les travailleurs saisonniers pouvaient, avec l'argent gagne, nourrir leur famille pendant tout l'hiver. En outre, les travailleurs repartaient avec des produits manufactures, du petrole, du sucre, des objets en fer tels que clous ou fers a cheval. L'essor de la construction et des chemins de fer, le developpement des plantations de coton dans la vallée du Fergana, lies a son annexion par la Russie et a son engagement dans la sphere de l'economie russe, entraînerent un flux de main-d'oeuvre encore plus important. Selon les donnees officielles, 14 689 personnes vinrent du Turkestan Oriental en Fergana en 1906, 24 147 en 1907 et plus de 28 000 en 1908. La participation des Kashgaris au traitement du coton et au travail dans les champs etait si importante que, lorsque le gouverneur chinois limita le passage des ouvriers saisonniers, la production de coton s'en trouva compromise dans la vallée du Fergana. Certains restaient definitivement en Fergana. Ils y fondaient des familles et faisaient venir leurs parents de Kashgar. Ils s'établissaient sur les terres libres approvisionnees en eau. Quand les Ougours se trouvaient etre les premiers installes dans une région, ils donnaient a leurs colonies le nom de leurs villages d'origine en Kashgarie⁵.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, on comptait en Fergana pres de 800 000 Ougours. Or, au debut du siècle, selon les donnees officielles, leur nombre n'atteignait meme pas 57 000 personnes. Une telle diminution ne s'explique pas seulement par l'imperfection des statistiques, pas plus que par le rapatriement. La raison principale en est l'assimilation d'une partie importante des Ougours avec les Ouzbeks.

Celle-ci a eu lieu, certes, dans les régions où l'implantation ougoure etait faible et dispersée. Mais meme dans des régions d'implantation plus compacte, on peut observer une diminution brusque du nombre des Ouïgours, puis leur dissolution totale dans la population locale ouzbeke. Un auteur anonyme du debut du XIX^{ème} siècle ecrivait : "La ville de Shakhrikhan fondée par Umar-khan et ses environs sont peuples exclusivement de Kashgaris. On compte ici 20 000 familles en un seul lieu". Mais d'après Ch. Valikhanov, au milieu du XIX^{ème} siècle déjà, les Ougours ne représentaient à Shachrikhan qu'un peu plus de la moitié de la population. Selon les données administratives de 1890 il y avait à Shachrikhan 304 Ougours sur 2 273 habitants. Selon V.E. Parfentiev, une partie des habitants de la localité de Vuadil au debut du XX^{ème} siècle se voyaient comme des Ouzbeks du clan *khina* et non pas comme des Ougours. A l'époque actuelle, dans plusieurs régions de la vallée du Fergana, seuls la toponymie et les récits des vieillards rappellent l'ancien établissement des Ougours, ce qui témoigne de leur assimilation.

C'est seulement dans le district de Pakhtaabad, dans la région d'Andijan où se trouve actuellement la plus grande concentration de population ougoure, que les Ougours ont conservé leur identité, même après l'installation du pouvoir soviétique. Là, de nombreux vieillards ne parlent que la langue ougoure et ne savent pas du tout l'ouzbek. Les mariages sont strictement endogames, la conscience nationale reste intacte, tandis que sur le reste du territoire du Fergana, les Ougours se nomment eux-mêmes Ouzbeks. En 1881-1884, après le traité de Saint-Petersbourg signé entre la Chine et la Russie, 45 373 Ougours de la région de l'Ili se sont déplacés volontairement vers le Semirechie, où ils ont pris possession des terres libres et ont fondé 90 colonies, la ville de Yarkent et quelques *mahalla* (quartiers) dans la ville de Vernoié ("la Fidèle"), l'actuelle Almaty. On sait qu'une partie des Ougours a immigré à la fin du siècle dernier du Semirechie vers la Turkménie. Selon la "Revue de la région transcaspienne" (1892-1897), les

Ougours cherchant du travail dans l'oasis de Murgab, qui s'est volontairement ralliée à la Russie en 1884, y sont arrivés au nombre de 326 personnes pour y construire le chemin de fer. Vers 1890, il restait 267 personnes, dont 200 vivaient à Merva (Mary), le reste se trouvant dans d'autres régions de l'oasis. Considérant qu'ils étaient "bons travailleurs, sans prétention et bons paysans", le chef du service administratif du Domaine souverain, le lieutenant colonel Lutsou, avec la permission du sénat gouvernemental, décida de faire émigrer une partie des Ougours du Semirechie (Kazakhstan) vers l'oasis de Murgab pour y mener des travaux d'irrigation et y mettre en valeur des terres du Domaine souverain. Au terme d'une propagande effectuée par des émissaires de Lutsou, 272 familles (1 303 personnes) partirent du Semirechie vers la Turkménie afin de travailler à l'oasis de Murgab. De nos jours, on trouve au Turkménistan environ 3 000 de leurs descendants, pour la plupart dans la ville de Baramali et dans le centre régional de Turkmenkala, quelques-uns dans les villes d'Ashkabad et de Mary⁶.

Vers le début du XX^e siècle, les régions principales d'établissement des Ougours en Asie Centrale et au Kazakhstan étaient déjà fixées. Les Ougours représentaient une partie importante de la population de la vallée du Fergana, pratiquement dans tous les districts : en 1907, on entregistrait 56 742 Ougours, dont 26 182 dans le district d'Andijan, 27 209 dans celui de Marghilan, 2 446 dans celui d'Osh, 235 dans celui du Kokand, 770 dans celui du Namagan. Ces chiffres sont, bien sûr, très sous-estimés, mais ils donnent une idée du peuplement ougour dans la vallée du Fergana à cette époque. Maintenant il est difficile de trouver une région sans une colonie ou un quartier au moins qui ne porte un nom d'origine kashgarienne et ne compte une population ougoure.

En 1881-1884, l'administration russe responsable des migrations jugea nécessaire d'enseigner à lire et à écrire en russe aux enfants des Ougours immigrés de la région de Kulja. Dans le rapport du gouverneur militaire du Semirechie au général-gouverneur des Steppes nous lisons que "pour l'enseignement primaire il est préférable d'avoir à faire à des Taranchis, à des Ouïgours, à des Dungsans (à des Chinois musulmans) dans des établissements secondaires et supérieurs russes et pour cet objectif il faut assigner 25 000 roubles"⁷. Grâce à la langue russe les émigrés ougours purent s'ouvrir sur le monde extérieur.

Deux facteurs influençaient alors la vie des Ougours venus des régions de l'Ili et de Kashgar : d'un côté, l'établissement et le développement de relations ethno-culturelles et économiques avec les peuples voisins; de l'autre, le maintien de contacts avec leurs compatriotes restés sous administration chinoise.

Mais un phénomène migratoire inverse s'est aussi produit : une migration de la population ougoure d'Asie Centrale vers le Xinjiang, d'une manière limitée pendant la Révolution de 1917-20 et massivement dans les années trente, pendant la collectivisation forcée de l'agriculture. Au cours de la révolution de 1917, la migration a été motivée par des actions punitives menées contre la population ougoure, comme dans le village Lavar en 1918.

Quant à la collectivisation des années trente, elle s'est accompagnée d'une grande famine, de la confiscation du bétail chez les petits et moyens exploitants, de la suppression du droit à la propriété, de l'expulsion violente des lieux d'habitation et d'autres mesures sévères du Parti, ce qui poussa les gens à quitter le pays.

Une autre vague de migration massive des Ougours vers l'Asie Centrale soviétique s'est produite en 1955-1960. Proclamant sur le papier la liberté du peuple et son droit à

l'indépendance, le gouvernement chinois avait en réalité supprimé par la force les droits et les libertés du peuple ouïgour. Des milliers de participants de la révolution au Turkestan Oriental, des officiers de l'Armée nationale de Libération, les meilleurs cadres militaires ou civils furent torturés à mort dans les prisons chinoises sous différents prétextes. S'y est ajoutée, à la fin des années cinquante, la campagne pour la création des communes populaires. La migration intensive vers le Xinjiang des Chinois des régions intérieures et l'assimilation planifiée de la population autochtone commençaient de plus à produire des effets sur la vie des Ougours. Toutes ces causes poussèrent la population locale à quitter la Région autonome, d'autant qu'une propagande active en faveur du mode de vie soviétique était menée parmi elle. Pour le gouvernement chinois, c'était l'occasion de se débarrasser de centaines de milliers de Ougours et de faire occuper leurs maisons par des Chinois han. Pour l'Union soviétique, cela signifiait l'arrivée d'un renfort de main d'oeuvre pour l'industrie et l'agriculture, affaiblies après la guerre. Les procédures de passage des frontières furent simplifiées : il suffisait d'avoir un passeport soviétique et la permission de quitter son lieu de travail. Les émigrants partis d'Asie Centrale dans les années trente avaient ces passeports et, dans le cas contraire, pouvaient les acheter ou les échanger contre du bétail. Pourtant, à la fin du mois de mai 1962, le pouvoir chinois décida de fermer la frontière, brusquement, sans avertissement, de sorte que des milliers de personnes, qui s'étaient préparées pour le départ, restèrent sans domicile.

Entre 1954 à 1962, plus de 300 000 personnes ont traversé la frontière. Ceux qui ont réussi à passer étaient bien accueillis du côté soviétique. Au début de la migration, le gouvernement soviétique attribuait une aide financière de 500 roubles à chaque membre d'une famille et donnait du bétail. Dans les années suivantes, le montant de l'aide diminua et beaucoup de familles ne reçurent plus de bétail. Les réfugiés étaient hébergés chez des parents ou des habitants de la région. On se méfiait fortement d'eux : on ne les employait pas dans les organes du Parti Communiste, du Komsomol ou des affaires intérieures, ni dans des postes importants. Leurs enfants faisaient le service militaire uniquement en Union Soviétique, et non à l'étranger. Mais leur sort restait cependant meilleur que dans leur patrie : en Union Soviétique ils purent recevoir une éducation, avoir du travail et un avenir déjà assuré.

La migration massive du début des années soixante a eu une influence positive sur la culture des Ougours de l'Union Soviétique. Les rangs des scientifiques, des journalistes et des acteurs ont été grossis par ces nouveaux arrivants. Les traditions nationales ont été ressuscitées. Il y a actuellement au Kazakhstan un centre culturel républicain qui coordonne l'activité des Ougours dans la vie sociale de la République. Sont édités le journal *Uygur Avazi* (la Voix des Ougours) et son supplément *Yeni Hayat* (Nouvelle Vie) en graphie arabe. Les maisons d'édition *Jazuchy* et *Rauan* ont des rédactions ouïgoures. Des émissions en langue ouïgoure passent à la télévision et à la radio. Fondé en 1934, un théâtre ouïgour de comédie musicale existe toujours. Les établissements d'études supérieures comportent des départements Ouïgours et il existe des écoles ouïgoures. Un fait d'une grande importance a été la fondation, en 1986, à Almaty d'un Institut d'Etudes ouïgoures dont l'objectif principal était l'étude de l'histoire, de la langue, de la littérature et de la culture ouïgoures, non seulement au Kazakhstan, mais aussi au Xinjiang.

Maintenant que le Kazakhstan est devenu indépendant, le problème principal pour la jeune diplomatie kazakhe est de maintenir de bonnes relations avec tous les Etats de la communauté internationale. Mais les difficultés économiques rendent la situation

difficile dans le domaine de l'éducation, de la santé, de la science et de la culture : il y a moins de professeurs et de scientifiques, moins de journaux, ce qui affecte aussi les Ouïgours. Une des conséquences de la crise financière a été la fermeture de l'Institut d'Etudes ouïgoures, transformé en Centre d'études ouïgoures au sein de l'Institut d'Etudes orientales.

Les processus migratoires des Ougours ont donc abouti à des situations socio-culturelles différentes. Si les Ougours ont presque disparu comme groupe ethnique dans la vallée du Fergana, au Kazakhstan par contre, leur culture nationale a pu se développer grâce aux encouragements donnés à l'art, à la science et à la littérature. Sur le plan économique, les Ougours de l'ex-Union soviétique peuvent aujourd'hui s'insérer dans le système des relations internationales, ce qui reste difficile pour les Ougours de la Région autonome du Xinjiang.

NOTES

1. D'après les chiffres du recensement de 1989, les Ougours étaient 263 000 en URSS à cette date.
2. A.N. Bernshtam, *Ujgury v Semirechie* (Ouïgours au Semirechie, en russe), Frunze, 1946, p. 223.
3. Ch. Valikhanov, *Materialy i issledovanija o Kashgarii* (Documents et études sur la Kashgarie, en russe), vol 2, Alma-Ata, 1962, p.13.
4. Archives Centrales de l'Etat d'Ouzbekistan - F/56/6.
5. S.S. Gubaeva, *Nasselenie Ferganskoj doliny v kontse XIX-natchale XX v.* (La population de la vallée du Fergana à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle, en russe), Tachkent, 1991, p.82-91.
6. M.A. Gassitov, *K stoletiju pereselenija Ujgurov iz Semirechie v Turkmenistan* (Pour le centenaire de l'émigration des Ouïgours de Semirechie au Turkmenistan), Baramali, 1990.
7. Archives Centrales de l'Etat du Kazakhstan, F44/6/4723/10-11.